



Centre dramatique
national
de Saint-Denis

DIRECTION
JULIE DELIQUET



Revue de presse

Le Scarabée et l'océan

DE LEÏLA ANIS

MISE EN SCÈNE **JULIE BERTIN** ET **JADE HERBULOT**

LE BIRGIT ENSEMBLE

« Le Scarabée et l'océan, de Leïla Anis, mis en scène par Julie Bertin et Jade Herbulot, pose avec subtilité et humour la question du genre.»

Gérald Rossi - L'Humanité

« Un spectacle qui cultive l'onirisme et la puissance de l'imagination et de l'amitié comme protection et consolation.»

Marie Plantin - www.sceneweb.com

Le scarabée et l'océan : comment détruire le patriarcat par la grammaire

Publié le 6 avril 2025



©Christophe Raynaud de Lagé

Le Scarabée et l'océan, de Leïla Anis, mis en scène par Julie Bertin et Jade Herbulot, pose avec subtilité et humour la question du genre.

Quand il arrive en France avec Tala (Caroline Arrouas), sa mère, linguiste à l'Unesco, Nour (Julie Tedesco) a l'impression de débarquer sur une planète sauvage. Tous deux arrivent en droite ligne d'Ustrilie, contrée imaginaire née sous la plume de l'écrivaine Leïla Anis. Dans ce quelque part, le français est la langue parlée usuelle, mais avec une jolie différence. Il ne s'agit pas d'accent, mais du genre des mots, parce que justement ils n'en ont pas. Voilà soixante ans que l'Ustrilie a adopté une « réforme de grammaire neutre ». Ce qui change beaucoup de choses au-delà des comportements. Ainsi quand Eli (Lili Thomas) demande à Nour s'il est une fille ou un garçon, Nour répond deux fois par la négative. Ni fille ni garçon ou, comme il le dit, « pas um bille, pas um glaçon ». *Le Scarabée et l'océan* propose donc d'imaginer qu'il est possible de se passer de la domination masculine et par ricochet du patriarcat, des discriminations professionnelles et salariales, et l'on en passe.

Ce n'est pas neutre. Et pas si simple. Exemple au collège, que fréquente désormais Nour. Le principal de l'établissement (Antonin Fadinard, également le prof) essaie de faciliter l'intégration, dans un contexte rugueux où certains parents comme leur progéniture se retrouvent confrontés à des situations qu'ils découvrent. Eli est par exemple fille dans un corps de garçon. En attente de transition. Cette troisième création pour jeune public du Birgit Ensemble (Julie Bertin et Jade Herbulot), après *Douce France* et *Les Vies de Léon*, est une pièce tout public, plutôt destinée aux ados. Les deux metteuses en scène disent espérer, avec le Scarabée, « partager un récit émancipateur qui repense la relation à l'intime et à l'identité ». Il s'agit pour elles de saisir « les enjeux poétiques, symboliques et politiques de la langue dans notre rapport au monde ». La scénographie de James Brandily, avec de moelleux et parfois inquiétants murs mobiles en fourrure, participe à cette aventure où rien n'est laissé au hasard. Jusqu'au machiniste qui manipule les quelques éléments du décor, sans quitter son costume de gros nounours en peluche. À moins que ce ne soit celui d'un gentil monstre. Lors de la première séance accueillant un public de collégiens, l'heure et demie de la pièce est passée à toute vitesse, et plus de la moitié de la salle est restée pour participer au « bord-plateau ».

Tant et si bien que la parole n'a pu être donnée à l'ensemble de la forêt de petites mains qui se levaient pour commenter ou interroger l'équipe. Force est de constater que si les costumes, les lumières ou même les baskets des comédiens ont été évoqués, le questionnement sur le genre ne fait guère question. Les réactionnaires à la Trump qui ne veulent voir « que le masculin et le féminin » sont déjà dépassés par l'histoire. « Je suis Nour », dit le personnage central. « Si je suis là, c'est que ça existe. »

Gérald Rossi

Quand Le Birgit Ensemble danse entre les genres et nage entre les mondes

Publié le 5 avril 2025



©Christophe Raynaud de Lage

Avec *Le Scarabée et l'océan*, Le Birgit Ensemble s'adresse aux adolescents en s'emparant d'une fable signée Leïla Anis, qui brasse des sujets aussi forts que l'exil et nos identités genrées dans un scénario haut en inventivité. En détournant la langue et ce qu'elle génère en représentations, l'autrice révèle le pouvoir imaginaire de la grammaire.

Avec son titre en forme d'énigme qu'on verrait parfaitement s'inscrire sur la couverture d'un album jeunesse, *Le Scarabée et l'océan* déploie un scénario fictionnel qui joue sur les codes du réalisme, tout en creusant une idée de départ inventée de toutes pièces. L'histoire se concentre sur le personnage de Nour, fraîchement arrivé-e en France pour y entrer au collège. Iel vient d'un pays qui n'existe pas dans la vraie vie, mais auquel la fable de Leïla Anis donne corps, l'Ustrilie. L'Ustrilie, entre autres particularités intrinsèques à sa culture, ne connaît pas de différence entre le masculin et le féminin, ne genre pas les gens, et sa langue use d'une grammaire neutre. Le procédé rappelle le roman de Florence Hinckel, *Renversante*, adapté et mis en scène par Léna Bréban, qui inversait le traitement réservé aux filles et aux garçons dans un monde la tête à l'envers, où le féminin l'emportait sur le masculin. Dans *Le Scarabée et l'océan*, Leïla Anis imagine un territoire qui a aboli tout simplement la distinction de sexe et de genre. Nour découvre donc, avec autant de naïveté que de perplexité, qu'il faut se définir, rentrer dans une case, choisir son camp... pour être accepté-e et éviter le harcèlement inhérent à sa « bizarrerie ».

L'intuition est originale et audacieuse pour un spectacle qui s'adresse justement aux adolescents, à cet âge de tous les possibles où la peur du regard des autres conditionne pourtant des comportements ultra normés. Les enjeux de la vie au collège sont déployés dans un contexte identifiable, miroir de ce que traversent les jeunes d'aujourd'hui. Mais le texte amorce un décollage du réel, non seulement avec ce pays imaginaire en toile de fond, mais aussi avec l'évocation de ce scarabée intérieur que Nour abrite comme un compagnon invisible et secret. À la mise en scène, Jade Herbulot et Julie Bertin, le binôme qui forme Le Birgit Ensemble, s'attèlent pour la troisième fois à un spectacle jeune public (après *Douce France* et *Les Vies de Léon*), et la pièce de Leïla Anis rejoint de près leurs préoccupations autour de l'intime et du politique, de la langue et de l'identité, et leur envie de partager de nouveaux récits émancipateurs qui redistribuent les cartes de notre vision du monde.

Les deux metteuses en scène s'associent à James Brandily à la scénographie pour penser un décor cocon et boîte à surprises, qui joue lui aussi du décalage, un écrin sensitif et vibratile où les murs sont recouverts d'un tapis de fourrure épaisse et les casiers du collège forment des fenêtres d'apparitions inattendues. Cet espace de jeu surréaliste renforce l'atmosphère de mystère et d'étrangeté amenée par des lumières changeantes et colorées (belle composition de César Godefroy) et une bande-son extrêmement travaillée et nuancée (remarquable partition de Lucas Lelièvre) qui suscitent de vives réactions de surprise et d'effroi dans le public. Tout est déroutant et œuvre à nous sortir de notre zone de confort, de nos représentations habituelles, d'une vision binaire de l'existence et de la langue. Car, en parlant cette langue musicale et neutre en genre, français à la fois familier et dissonant, Nour et sa mère font exploser la division ontologique ordinaire et redéfinissent nos manières d'être et de voir.

D'ailleurs, la seule personne de sa classe à s'intéresser à Nour est elle-même en lutte avec son assignation de genre, en transition, caméléon qui s'est trouvé, mais a du mal à le faire accepter par les autres. Eli ou Elliott, selon les points de vue, deviendra la confidente idéale et partenaire de rêve dans un spectacle qui cultive l'onirisme et la puissance de l'imagination et de l'amitié comme protection et consolation - à la violence de l'exil, du harcèlement, de l'isolement, de l'incompréhension. Autour de ces problématiques identitaires, la pièce brasse de nombreuses thématiques - la relation mère/enfant, professeur/élève, la mythologie du monstre -, mais c'est le motif de la métamorphose qui revient sans cesse.

Porté par une distribution au poil, le spectacle fait la part belle à ses interprètes, toutes et tous remarquables. Caroline Arrouas, en mère responsable et dépassée, et Antonin Fadinard, dans le double rôle du professeur principal et du proviseur de l'établissement, forment le clan des adultes et le cadre. Quant à Julie Tedesco et Lili Thomas, la jeunesse incarnée, elles sont aussi complémentaires que différentes et éclatantes de vérité. Le flegme gracieux de l'une, l'électricité épidermique de l'autre, la nonchalance d'Eli face à Nour qui ne tient pas en place. En ce sens, le travail chorégraphique sur les états de corps et de danse fonctionne du tonnerre et les costumes de Pauline Kieffer dessinent des silhouettes adolescentes et androgynes qui font littéralement illusion, racontent une personnalité et achèvent de brouiller les pistes tout en s'inscrivant dans un vestiaire générationnel. L'ensemble donne du grain à moudre et à démêler en ce qui concerne toutes les pistes lancées, tant elles sont nombreuses et abordent des sujets complexes qui peuvent diviser. Mais la représentation a le mérite de rassembler dans sa puissante sollicitation imaginaire, l'inventivité de son intrigue et de sa langue, et cette vitalité propre à la jeunesse qui emporte tout. Elle est par ailleurs un tremplin essentiel pour ouvrir le dialogue.

Marie Plantin